

DU MÊME AUTEUR

*Krystian Lupa*

Entretiens, Actes Sud-Papiers, 2004

*Rien ne sera plus jamais calme à la frontière finno-chinoise  
(la Russie vue d'en bas)*

Essai, Christian Bourgois éditeur, 2002

*L'Orson*

Roman, Actes Sud, 1993

*Chroniques d'un chasseur d'oubli*

Essai, Christian Bourgois éditeur, 1989

*Lilou-nuage*

Roman, Les Éditions de Minuit, 1981

*Premier Théâtre*

Théâtre, Éditions Jean-Claude Lattès, 1980

*Portrait d'amour perdu*

Roman, éditions Tchou, 1977

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

## Le roman de Jean-Luc Lagarce

*« Après tant d'années que la surprise dure encore, c'est beau... »*

© 2007 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-174-3

## Chapitre premier

### *Après cela j'en aurai fini*

Tu allais mourir. Après cela, oui, tu en aurais fini, ces mots que tu avais si souvent écrits, « après cela, j'en aurai fini », oui.

Tu avais mis en scène *La Cagnotte* d'Eugène Labiche. La première avait eu lieu au théâtre de la Coursive à La Rochelle, le 14 mars 1995, tu avais eu trente-huit ans le 14 février. Comme tes derniers spectacles, ce printemps-là, *La Cagnotte* avait tourné, sillonné les provinces de France.

L'été, tu avais préparé un nouveau spectacle, *Lulu*, d'après Frank Wedekind, travaillé à une nouvelle pièce dont on ne savait rien, septembre était venu. La maladie empoisonnait ta vie, mais comme si de rien n'était ou presque, tu allais achever la pièce puis commencer les répétitions de *Lulu* dans une petite salle tout en haut du théâtre de l'Athénée. Les acteurs se souviennent que tu avais beaucoup de mal à monter les marches du petit escalier qui mène à ce nid. Tu arrivais fatigué, mais les répétitions, le travail, l'amitié, bref le théâtre te requinquaient, de cela tous se souviennent plus encore. Les répétitions se sont interrompues le jeudi 28 au soir comme prévu.

La tournée de *La Cagnotte* allait reprendre à Verdun, tu devais suivre les acteurs de ville en ville comme tu aimais le faire, avant de poursuivre les répétitions de *Lulu* dont la première était annoncée pour le dernier jour de l'année.

La veille du dernier jour de répétition, le mercredi 27, à 9 h 30, comme chaque jour ou presque, tu écrivais ton Journal :

« Michel Cressole est mort du Sida (ça nous change) », écrivis-tu avec un S majuscule à sida et des parenthèses qui préservent sinon le rire, du moins le sourire, tu fus un homme souriant. Tu ne connaissais pas personnellement ce journaliste que tu lisais depuis la fin des années 70 dans « ton » journal (je me souviens, lui et moi avions été engagés ensemble à *Libération* un samedi de 1978, sur proposition de Serge July par un vote à mains levées de l'assemblée générale du

journal), tu ajoutes que c'était « un très bon et très brillant journaliste, avec un vrai humour pédé », « une sorte de dandy amusé par le spectacle du monde » précises-tu, et c'est très juste. Il me semble aujourd'hui que, sous les traits de cet inconnu, c'est de toi que tu parles. C'est toi que tu décris, ton humour, la brillance, ton air de dandy amusé par le spectacle du monde, exactement. « Je l'avais croisé une fois à *Libération*, j'étais avec La Bardonnie, il semblait totalement épuisé et joyeux à la fois », écris-tu encore.

Ce sont les derniers mots de ton Journal.

Le lendemain, jeudi, dans ton appartement, cité Falguière, tu n'écris rien. Tu vas répéter. Le soir, dans un café près du théâtre de l'Athénée, tu dis au revoir aux acteurs, tu leur donnes rendez-vous en novembre pour la suite des répétitions. Le vendredi tu devais souffler avant d'aller faire un raccord le samedi à Verdun avec les acteurs de *La Cagnotte*. Mais tu ne souffles pas. Tu souffres. Tu appelles François, l'indispensable et fidèle ami, acteur et collaborateur, « je ne me sens pas bien », lui dis-tu.

François Berreur s'inquiète car, contrairement à ton habitude ces derniers temps, tu n'as pas appelé un médecin, tu n'en as pas eu la force, suppose-t-il. Il ne tarde pas à venir, il habite à ton ancienne adresse, rue Didot, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Quand il entre dans ton appartement situé, lui, dans le XV<sup>e</sup>, tu es assis sur le canapé noir que tu as acheté quelques mois plus tôt avec un fauteuil noir carré de Le Corbusier, au style un peu froid. Il appelle les urgences. Ce sont les pompiers qui viennent te chercher. Berreur qui avait joué le capitaine des pompiers dans ta mise en scène de *La Cantatrice chauve* les accompagne et te laisse aux urgences de l'hôpital Cochin. « Ça va aller, il ne faut pas t'en faire », te dit-il, comme il dit toujours, ne pas s'en faire, c'est ce que dit A. au narrateur dans *Le Voyage à La Haye*, « cette expression qu'il emploie toujours et qui semble nous arranger tous les deux » as-tu écrit. A., c'est François mais ce n'est pas toujours lui, on ne va pas parler de ça maintenant car, là, cela ne va pas fort et cela n'arrange personne.

François passe cité Falguière prendre quelques affaires et le cahier en cours où tu écris ton Journal. Prudent, prévoyant, organisé comme toujours, il achète aussi un portable (un modèle avec une antenne, c'est le début des portables) pour que les médecins puissent le joindre à tout moment. Il repasse à l'hôpital le soir.

Quand Berreur te voit dans ton pyjama, allongé sur ton lit d'hôpital il ne peut pas ne pas penser à ta pièce *Histoire d'amour (derniers chapitres)*, au spectacle que tu en avais fait. C'était quatre ans

auparavant, tu étais dans un lit d'hôpital semblable, tu portais un semblable pyjama, mais tu étais sur scène, tu faisais le malade, tu jouais la pièce dont tu étais l'auteur avec François Berreur et Mireille Herbstmeyer, les trois inséparables.

Te laissant entre les bras affectueux du corps médical, le samedi, François rejoint les acteurs de *La Cagnotte* à Verdun, Hôtel du Coq Hardi. Il leur dit l'état alarmant dans lequel il t'a trouvé – ce n'est pas la première fois –, le soir il observe le filage de la pièce à ta place. Heiner Müller est là dans les couloirs du théâtre de Verdun pour discuter d'un projet (qui ne va pas tarder à mettre en émoi les anciens combattants de 1914-1918 de la ville) ; voyant Berreur agir en maître d'œuvre, il le prend pour un certain Jean-Luc Lagarce, mais cette blague-là personne ne pourra te la raconter.

Après le filage, François Berreur reprend le chemin de Verdun à Paris. Tu dors déjà. Tu dors d'un sommeil sans retour, dans un coma de plus en plus profond, comme on dit. L'hôpital l'appelle sur son portable. Il roule sur l'autoroute. C'est fini. Les médecins expliqueront : les organes vitaux ont lâché un à un. Jean-Luc est mort. Tu es mort. Te voilà au bout de tes disparitions. Berreur arrive à l'hôpital dans la nuit. L'infirmière lui offre un thé. Il repart avec ton sac, ton Journal.

Est-ce bien cela ?

Daniel Emilfork, qui faisait partie de la distribution de *Lulu*, quelques mois avant sa propre mort assurait que c'est chez lui, là sur ce canapé « où vous êtes assis en ce moment même, cher Jean-Pierre », près du lampadaire japonais qui dessine comme un serpent, « oui, je vous assure, c'est là, au téléphone, que François Berreur a appris la mort de Jean-Luc », Daniel Emilfork le répète, cela ne fait pour lui aucun doute. Est-ce bien cela ? N'est-ce pas un autre mort ?

La date de ton décès, elle, ne fait cependant aucun doute : tu es mort au soir du 30 septembre 1995, tous les dictionnaires du théâtre le disent ou devraient le dire car, au lendemain de ta mort, pour ces livres de référence, tu n'existais pas encore. Ce jour-là, ce samedi-là, tu n'as pas acheté *Libération* comme tu le faisais tous les jours. Si tu avais pu lire la une, elle ne t'aurait pas laissé indifférent : « Khaled Kelkal abattu au cours d'une fusillade. »

C'est d'abord à Mireille Herbstmeyer, l'amie et l'actrice fidèle jusqu'à la mort (et au-delà) que Berreur apprend la nouvelle. Puis à toute la troupe. Mais le spectacle n'attend pas, il faut assurer la générale du dimanche soir, les représentations du lundi et du mardi, prévues de longue date. Avec l'aide opportune de Labiche, la troupe fait crouler de rire le public de Verdun qui en a vu d'autres.

Élizabeth Mazev et Olivier Py, amis proches, prévenus par téléphone (« Jean-Luc est mort ») sont tout de suite partis d'Ouessant où ils venaient d'arriver pour rejoindre Verdun et assister au spectacle le lundi. « Pour être avec nous », résume Berreur. Geste magnifique : soutenir les vivants plutôt que d'aller voir un mort, toi, pour qui on ne pouvait plus grand-chose, sans doute aurais-tu apprécié que l'on traite ainsi ton cadavre, en le snobant affectueusement.

Selon tes propres volontés consignées l'année précédente (1994) sur un testament daté (à dessein ? Oui, à dessein) du 1<sup>er</sup> avril, ton corps sera incinéré. Au crématorium du Père-Lachaise comme tu le souhaitais.

Et aussi – avais-tu précisé – que la cérémonie soit « la plus rapide et la plus intime possible ». Elle le fut. Il n'y avait là que tes proches, ceux que tu avais mentionnés dans ton testament : tes parents, ton frère et ta sœur (accompagnés de leur conjoint), Pascale Vurpillot, Mireille Herbstmeyer, Christine Rouillaux (l'avocate et amie intime qui t'avait aidé à rédiger ton testament) et son compagnon, François Berreur. Comme tu l'avais aussi demandé, il n'y eut ni fleurs, ni couronnes, ni « aucune intervention religieuse de quelque ordre qu'elle soit », tu ne voulais rien de tout cela. Tes cendres ne seront pas dispersées, l'urne disposée parmi d'autres, sans plaque, sans nom, sans rien, cela aussi à ta demande. « Aucune inscription ensuite ne sera inscrite sur quelque plaque ou monument que ce soit, ni date, ni même nom. Rien. » En grand manitou de la disparition, tu n'avais rien oublié.

Et dans de précautionneuses parenthèses, tu avais ajouté, poli jusqu'au bout de ta vie : « (ces volontés sont les plus importantes pour moi et elles doivent être respectées sans que personne puisse se sentir blessé dans sa propre sensibilité) ». Rien. Rien que l'œuvre. Posthume déjà de ton vivant.

Christine Rouillaux ira déclarer le décès à la mairie de ton arrondissement. Profession du défunt ? « Metteur en scène. » Tandis que la préposée écrit, Christine Rouillaux murmure : « Ajoutez auteur dramatique. » Elle ajoute. L'auteur aura toujours le dernier mot.

## Chapitre deux

### *Une enfance à Valentigney*

Et alors, on la voit. Là-bas, au bout de la courbe du chemin de terre en pente douce, adossée à un petit bois, elle domine modestement Valentigney. « C'est mon grand-père qui l'a bâtie », dit la Dédée. « Je suis la Dédée pour tout le monde », affirme la mère de Jean-Luc Lagarce qu'il n'appelait jamais « maman » comme son frère Francis et sa sœur Patricia, mais, affectueusement, « mère », « oui mère ».

Ce n'est pas à Valentigney qu'il est né puisqu'il a vu le jour par un temps de pleine lune, le jour de la Saint-Valentin, le 14 février 1957 à Héricourt, en Haute-Saône et passé les huit premières années de sa vie à Seloncourt. À la naissance de Patricia, troisième enfant, il a fallu partir. Jean-Luc a pris sa collection de timbres et son herbier et la famille est allée s'installer dans la maison de Valentigney « d'où nous ne sommes plus jamais repartis », notera Jean-Luc Lagarce dans une amorce d'autobiographie. C'est de là qu'il partira, lui, pour Besançon l'année de ses dix-huit ans.

Au bout du chemin, au surplomb d'une maison à jamais inachevée qui, dit-on, faisait peur à l'enfant Jean-Luc, une haie de rosiers aux bouquets de fleurs d'un rouge soutenu comme celui des rideaux de scène du théâtre. Sur le flanc gauche de la maison, un vieux poirier aux branches noueuses, d'autres rosiers grimpent sur le mur de l'atelier dont la porte est ornée d'un baromètre « offert par Jean-Luc quand il avait seize ans ». C'est la Dédée qui parle, c'est toujours elle qui parle, impose son rythme. Frédéric, le père de Jean-Luc, est devenu plus silencieux, lui qui naguère s'exprimait volontiers par proverbes.

Quatre marches sous une véranda conduisent à la porte de la maison. Au temps de Jean-Luc, c'est-à-dire avant l'ajout de la véranda, il n'y en avait que trois, il aimait s'asseoir sur ces trois marches-là. Au sous-sol, Jean-Luc partageait une chambre avec son jeune frère Francis – un an et demi de moins que lui. Chacun son petit lit. Un papier peint imitation tapisserie avec des ronds, une table

orange de salon avec un pied évasé, des tabourets orange et des étagères pour les livres – ceux de Jean-Luc surtout, car Francis lisait peu. « Ah le daubot [l'idiot], il s'est relevé cette nuit pour taper à la machine », disait souvent Francis à l'heure du petit déjeuner lui, qui, l'année de ses seize ans quitte l'école et s'en va travailler. Les deux frères ne s'accordaient pas, se chamaillaient beaucoup, Francis avait toujours le dessus. « Jean-Luc écrivait tout le temps. Mais c'était assez personnel, il ne montrait jamais », se souvient la Dédée.

Il ne reste rien de cette chambre, remplacée par une douche et un coin pour la machine à laver. Au fond du jardin près d'un arbre, la petite cabane en bois où Jean-Luc allait se réfugier pour lire a aussi disparu, l'arbre est toujours là.

Passé les marches, au bout du couloir, on vire à gauche, c'est toujours là que les pas conduisent, dans la cuisine, c'est là que l'on s'installe. C'est le domaine de la Dédée, grande prêtresse des escargots qu'elle va chercher en quantité à Pontarlier, qu'elle cuisine et congèle par pelletées de bocaux, qu'elle réveille dans un peu de vin blanc avant de les napper d'une persillade et de les enfourmer dans de petits gobelets. Le fils aîné les engloutissait par douzaines. « Quinze jours avant qu'il ne parte, Jean-Luc est venu voir sa grand-mère malade. Je lui ai fait des escargots, du lapin, des œufs à la neige et on l'a accompagné à l'aéroport de Mulhouse. » Longtemps Frédéric, le père, éleva des lapins qui tous ont fini dans les casseroles de la Dédée.

Par la fenêtre de la cuisine, gardée par des pots de géraniums, on a une vue imprenable sur Valentigney, aujourd'hui près de 14 000 habitants. Sur la rive gauche du Doubs, face à Audincourt, la petite ville se divise en deux blocs. Le centre, berceau de la famille Peugeot, terre d'élection des cadres de la firme et des vieilles familles luthériennes. Et Les Buis, avec une forte population immigrée venue essentiellement du Maghreb pour servir de main-d'œuvre. La famille Lagarce habite 41, rue des Buis. C'est devant la fenêtre de la cuisine que Jean-Luc peignait les poupées de sa sœur Patricia, née huit ans après lui, « des heures durant » se souvient-elle.

La Dédée née Biguenet est venue au monde en 1934, sa mère l'avait précédée en 1905, à quatre-vingts ans cette dernière chantait « comme une perdue » de vieilles chansons, Jean-Luc l'adorait. C'est elle, mourante, que son petit-fils vint voir peu de temps avant de mourir. Les Biguenet habitaient un village de cette région âpre et belle du pays de Montbéliard. Les Lagarce en habitaient un autre à deux kilomètres depuis des générations. Celui qui a marqué les esprits, c'est le père de Frédéric : 1,97 mètre, 106 ou 128 kilos selon les sources, toujours à la ferme à bricoler. Il fabriquait des sabots. Avec

son 1,88 mètre (aux dires de son passeport, mais il arrive à la Dédée d'arrondir à 1,90 mètre), Jean-Luc, l'un des auteurs dramatiques les plus hauts de France, est un Lagarce pur jus par la taille. Pour le poids, il repassera.

« Elle faisait du vélo avec sa copine, on avait une moto, on les a tirées d'un village à l'autre », c'est comme ça, raconte Frédéric, qu'il a connu celle qui allait devenir sa promise. Et c'est le théâtre (amateur) qui a joué les marieurs. La Dédée reprend la parole : « On faisait du théâtre, chacun dans son village. Et on s'est réunis. Le pasteur dirigeait la troupe. On jouait des pièces qui duraient dans les deux heures et en plus on faisait la chorale. Les salles étaient comblées, les jeunes n'avaient que ça comme occupation. » C'était après la guerre de 1939-1945 mais avant la télévision.

On leur a prêté une 203 pour le jour de leur mariage. Une Peugeot, forcément, comme leur première voiture, une 201. Peugeot s'est immiscé partout à Valentigney. Les Lagarce n'y ont pas échappé. Le père et la mère de Jean-Luc ont travaillé leur vie durant chez Peugeot, « la Peugeot », lui aux vélos et aux pots d'échappement en horaire de jour, elle qui avait été jusqu'au brevet, aux pièces automobiles de 5 heures du matin à 13 heures. « En 1936, chez Peugeot, mes grands-parents maternels avaient énormément bataillé », racontait Jean-Luc.

Dans la région, rares sont les familles qui n'ont pas travaillé pour la famille Peugeot. Francis a bossé trois années sur le site de Sochaux et même Jean-Luc, un été, aux cycles, dans l'usine de Beaulieu. En face de la gare de Montbéliard, sur la façade d'une maison en briques roses, un lion noir sur fond doré accueille les voyageurs avec ces mots inscrits au fronton : « lion Peugeot lion », à Valentigney le lycée porte le nom de Louis Peugeot, la firme des « frères Peugeot » est là depuis 1825, dans une usine installée au bord du Doubs, la plus ancienne après celle d'Hérimoncourt six ans plus tôt. Et ainsi de suite. Longtemps la région est allée faire ses courses dans des magasins appartenant à la firme, il y avait même un ensemble musical Peugeot, les parents Lagarce en auraient bien fait partie « mais on n'était pas musiciens ».

Chez les Lagarce, comme dans toutes les familles qui travaillaient chez Peugeot, il n'était pas envisageable d'avoir une voiture d'une autre marque. Ce patronat paternaliste a perdu de sa superbe. Francis a été licencié et beaucoup d'autres avant et après lui, la famille Peugeot garde aujourd'hui une minorité de blocage mais vient de délocaliser en Chine son dernier fleuron « cycles » de Valentigney : les scooters. Frédéric et la Dédée ont eu des 201, 202, 203, 204 mais pas de 404, ni de 304, « une catastrophe ». Ils ont eu aussi une moto. Retirés, les parents de Jean-Luc ne roulent plus en Peugeot.

Fils d'ouvriers et fier de l'être (pas le genre à renier ses origines, ni à renier quoi que ce soit d'ailleurs), Jean-Luc Lagarce est aussi un enfant élevé au biberon des valeurs protestantes, dominantes dans la région – le paternalisme des Peugeot était teinté de protestantisme. Contrairement à son frère et à sa sœur, Jean-Luc a tout fait : les années de catéchisme et la confirmation sous les auspices du pasteur Alain, un « pasteur ouvert » (c'était après Mai-68) qui organisait des groupes de parole entre les gamins. Jean-Luc alla jusqu'à envisager ensuite d'enseigner le catéchisme aux petits, avec son amie Pascale Vurpillot qui, à l'époque, note ce fait dans le journal qu'elle tient depuis l'enfance. Plus tard, il ira aux Éclaireurs où il apprendra à faire les nœuds marins, un savoir dont il fera montre plus tard dans les coulisses des théâtres.

Pascale et Jean-Luc fréquentaient l'école primaire de Sous-Roche, toujours là avec ses grands arbres, ses murs en briques. Ils se sont rapprochés au catéchisme et ne se sont plus quittés : Pascale Vurpillot devait devenir l'administratrice de la compagnie la Roulotte, poste qu'elle occupe encore aujourd'hui.

C'est aussi au catéchisme que Jean-Luc rencontre Dominique Hérard, autre amitié fidèle. Dominique se souvient que pour sa confirmation (quinze ans pour les filles, seize ans pour les garçons), Pascale n'avait eu qu'une mobylette Peugeot 101 à la vitesse limitée à 30 km/h et non une 102, comme Jean-Luc, alors elle s'accrochait aux 102 débridées des copains. Une jeune fille prénommée Patricia était aussi au catéchisme avec eux, plus tard, au début des années 80, elle devait assassiner son mari qui la battait et battait ses enfants ; une avocate de Besançon, adjointe à la Culture, obtint son acquittement. Ce fait divers marqua beaucoup Jean-Luc, se souvient Pascale.

En CM1, « le petit Jean-Luc » dont la taille était cependant déjà plus haute que la moyenne, écrit un poème, *Les Soucis de maman*, dont le manuscrit a été conservé (pas encore par des archives nationales, mais par sa maman). Première strophe : « Les soucis de maman/ Sont aussi ceux des parents/Ils ont des soucis financiers/Comme tous les gens mariés. » Ce poème aux rimes imparfaites a cependant été primé par les autorités régionales.

En quatrième au collège des Tâles, Pascale, Dominique et Jean-Luc se retrouvent dans la même classe, celle des élèves qui « faisaient latin » (les meilleurs). Les deux garçons sont assis l'un à côté de l'autre, ils le resteront jusqu'à la terminale. Avec quelques autres, ils forment un groupe compact de huit – quatre garçons, quatre filles –, le « groupe des huit ». Un cercle fermé dont Jean-Luc est l'élément fédérateur, celui qui déjà parle plus et mieux que les autres. Pascale

note alors dans son journal : « Quand Jean-Luc n'est pas là, les garçons ne parlent pas aux filles. »

C'est là, en quatrième qu'ils entrent dans le vif du théâtre, grâce à la vénérée « mademoiselle Faivre », se souviennent-ils.

La mémoire est ingrate ou la modestie de Mlle Faivre (devenue madame) sans borne, car cette dernière, aujourd'hui à la tête du collège de Somberton, non loin de Dijon, tient à préciser qu'en classe de quatrième, ce n'est pas elle, mais un collègue qui les a initiés au théâtre, leur professeur de français-latin, comme elle sera le leur l'année suivante. « Il préparait l'agrégation de lettres classiques mais il ne l'était pas, classique, plutôt bohème dans sa tenue, sa façon d'être. Moi, au contraire, je venais d'un milieu modeste où le travail était comme une religion, je n'avais pas son ouverture. » À la fin de l'année, ce professeur qui avait une femme native du Sud et soucieuse du soleil (lequel n'est pas une spécialité du pays de Montbéliard), demande la coopération et le couple part au Mexique.

« J'ai hérité de cette classe et j'ai pris la relève des cours de théâtre. Mon collègue m'avait dit : "Tu verras, ils vont te porter." Je suis musicienne, j'avais pris des cours de cinéma, j'avais donc des notions. Et j'ai travaillé avec eux, je leur ai appris comment se placer, se déplacer, comme se tenir sur une scène quand on n'a rien à dire. »

C'était une excellente classe, « très au-dessus du niveau habituel, avec de fortes personnalités ». Mme Faivre s'en souvient comme si elle les avait quittés l'année dernière. Fille de médecin, fille d'un directeur de chez Peugeot, fils d'instituteurs, elle égrène... « Ce n'était pas très mélangé car c'était une classe qui faisait du latin mais ils étaient tout de même trente et un élèves, comme quoi... » Et au milieu d'eux, Jean-Luc. « Long, maigre, les cheveux longs, un petit côté Jésus-Christ et déjà la voix haut placée. » Mme Faivre confirme ce que disent ses amis de la première heure : « Il s'était formé un groupe autour de lui, il avait beaucoup d'aura. » Mais en bonne institutrice de la République elle ajoute : « Toute la classe a été reçue au brevet. »

Mme Faivre ouvre un vieux petit carnet vert où s'alignent nominativement des colonnes de notes. Dans celle de Jean-Luc : 18 en récitation, 0 en orthographe, 3 en mathématiques. Peut mieux faire.

« Et un jour Jean-Luc m'a apporté une pièce qu'il venait d'écrire en me disant qu'il voudrait bien qu'on la joue à la fin de l'année scolaire, se souvient-elle. C'était une histoire d'adultère comme au théâtre de boulevard, c'est le seul théâtre que les enfants connaissaient, celui qu'ils voyaient à la télévision, à l'émission *Au théâtre ce soir*. On a donc préparé un spectacle avec sa pièce. Cela nous a permis